



(Photo prise par Katherine Caballero)

Nicole Vézina

Entretien^{©1} avec François Daniellou (août 2021)

Nicole Vézina est professeure d'ergonomie à l'Université du Québec à Montréal (UQAM)

Nicole est notre force tranquille en ergonomie au Québec, une source d'inspiration pour plusieurs d'entre nous. Reconnue à travers le monde pour ses recherches interdisciplinaires portant sur la prévention des troubles musculo-squelettiques et l'intervention ergonomique, c'est plutôt dans l'intimité de la relation pédagogique que j'ai eu l'immense plaisir de la découvrir et le privilège de travailler à ses côtés pour former la relève.

Fondatrice, avec Monique Lortie et Luc Desnoyers, des premiers programmes universitaires de 2^e cycle en ergonomie à l'Université du Québec à Montréal (UQAM), pendant plus de 20 ans Nicole en assure la vitalité, le renouvellement et la pérennité toujours à préserver malgré leur succès. Comme le Québec, terre francophone au cœur d'un vaste territoire anglophone, les programmes se nourrissent à la fois de la contribution de l'ergonomie de l'activité de langue française et de l'ergonomie nord-américaine en inscrivant au cœur du cheminement l'intervention ergonomique en milieux de travail. Rares sont les ergonomes qui n'ont pas bénéficié de ses enseignements, de son écoute et de sa bienveillance. Le déploiement des ergonomes dans les équipes de santé au travail du réseau de la santé publique, avec sa complice Ghislaine Tougas, n'est qu'un des nombreux exemples de sa contribution au développement de la profession. C'est toute une communauté qui poursuit maintenant son travail et le sens de la communauté, on peut dire qu'elle s'y connaît avec ses quatre filles, leurs chums² et ses 10 petits-enfants !

C'est bien sur le terrain, dans la salle de classe et dans l'usine, que se révèle la splendeur de Nicole, la pédagogue. Le début d'une nouvelle année scolaire est un moment de grande fébrilité puisque, comme en intervention, il faut pouvoir construire les relations, comprendre l'autre, ses attentes, ses besoins. C'est aussi l'accompagnement des étudiants et des étudiantes dans la découverte de l'entreprise qui les accueille pour leur projet d'intervention. Une véritable

¹ Cet entretien est une publication de la Commission Histoire de la Société d'Ergonomie de Langue française. Tout usage, citation ou publication de l'intégralité du texte ou d'un extrait doit porter la référence : Entretien de la SELF avec Nicole Vézina mené en août 2021 par François Daniellou. Source : site de la SELF. Lien : <https://ergonomie-self.org/wp-content/uploads/2022/01/vzina-nicole.pdf>

² Expression québécoise pour désigner un conjoint (note d'E.L.).

enquête s'ensuit pour comprendre ensemble ces nouveaux contextes d'intervention. Nicole est dans son élément, elle questionne, rassure, encourage, suscite la curiosité, suggère des pistes d'investigation, rassure encore. Peu à peu, toute en douceur, elle démontre comment la complexité est un levier pour l'intervention, comment il est possible de l'apprivoiser et surtout de prendre le temps pour s'en saisir, de faire confiance à la démarche. Lorsqu'elle regarde les premières images vidéo captées sur les postes de travail, son regard aiguisé capte ce que personne encore n'a remarqué. Nicole ne supporte pas l'injustice dans les milieux de travail et la non-reconnaissance de l'intelligence des travailleurs et des travailleuses et elle prend la main de chaque étudiant pour qu'il découvre, à son rythme, la richesse de l'activité de travail, trop souvent invisible. Je garderai aussi toujours en mémoire ces moments de pur bonheur, partagés avec Nicole, lorsque les étudiants et les étudiantes reviennent en classe après avoir présenté leur pré-diagnostic dans l'entreprise et qu'ils ont enfin expérimenté la puissance de l'analyse de l'activité. Cette fierté dans le regard et leur enthousiasme est l'une des plus grandes sources de satisfaction pour Nicole.

Merci chère amie et collègue pour tous ces précieux moments. À nous, moi, Denys Denis, et tous les autres de poursuivre ton œuvre.

Élise Ledoux,

Professeure en ergonomie
Département des sciences de l'activité physique
Université du Québec à Montréal

FD : Bonjour Nicole, tu es née en 1953, peux-tu nous parler un peu de ton environnement familial ?

NV : Parmi mes plus vieux souvenirs, je m'endors dans mon lit en entendant le commentateur de la partie de hockey qui oppose les Canadiens de Montréal à un autre club. La dernière soirée avec mon père a été de regarder une partie de hockey avec lui. Il n'a jamais manqué une partie de hockey. Mon plus vieux souvenir de ma mère, c'est elle à quatre pattes qui lave le plancher de la cuisine alors que mon père lui avait dit de ne pas le faire. J'étais impressionnée par la grosseur de son ventre qui portait mon futur petit frère. C'était le quatrième et il allait s'installer avec nous dans la chambre commune, car nous habitions un *quatre et demi*, comme on dit à Montréal. En fait, c'est un logement de deux pièces doubles (cuisine - salon et chambre des parents - chambre des enfants, la « demie » étant la toilette). Il y avait aussi un long corridor qui longeait les chambres et qui était très utile pour installer des cordes à linge pendant l'hiver. Je me souviens encore de courir au travers des draps et des couches de mon frère qui y séchaient.

Ma mère avait travaillé comme caissière dans une banque à partir de l'âge de 16 ans et jusqu'à son mariage à 21 ans. Elle en avait gardé des varices sur les jambes. Après, comme les femmes de cette époque, elle a arrêté de travailler pour avoir des enfants. Elle avait 26 ans à ma naissance et j'étais la troisième, après un frère qui avait manqué de mourir de méningite avant sa première année et ma sœur qui n'a que 13 mois de plus que moi. Mon père travaillait alors sur une machine à coudre dans une usine de fourrure. Il avait déjà eu l'expérience du travail de la fourrure, car ma mère avait sept frères qui ont presque tous travaillé dans la fourrure. C'était un dur métier, mais surtout mon père détestait le travail routinier. Quand la chaîne de télévision de Radio-Canada a ouvert ses portes, mon père s'est empressé de déposer sa candidature et il a été engagé comme machiniste de plateau. Il a travaillé ainsi jusqu'à sa retraite, mais au début, il était sur le quart de nuit. Alors, dans notre petit logement, il ne fallait pas faire de bruit. Qu'à cela ne tienne, ma mère nous envoyait jouer dehors. L'hiver, nous avions deux « kits de

neige ». Nous sortions le matin avec un premier « kit » de tuques [bonnets], de foulards et de mitaines. Le midi, nous entrions pour dîner et l'après-midi nous ressortions jouer dans la ruelle avec notre deuxième « kit » de neige. Il y avait beaucoup d'enfants qui jouaient dans la ruelle. Juste à côté de chez nous, il y avait une famille où vivaient 12 enfants. On s'amusait beaucoup dans la neige.

L'été, c'était le paradis, car nous allions à l'Île Perrot, là où étaient nés ma grand-mère et les plus vieux frères de ma mère. C'était la campagne. Nous habitions dans une minuscule cabane et les toilettes étaient à l'extérieur dans une bécosse [cabane], mais nous passions la journée à courir dehors et surtout, les sœurs de ma mère et plusieurs de ses frères venaient y passer l'été. Il y avait toute une ribambelle de cousins et de cousines de tous les âges. De temps en temps, nous allions nous baigner dans le fleuve. C'était vraiment le paradis. Dans le village, il y avait une maison qui avait servi d'école de rang [école rurale] et où il y avait encore la cloche pour appeler les élèves. Mon arrière-grand-mère y avait enseigné ainsi que ma grand-mère. Celle-ci y avait enseigné avant de se marier et de s'installer dans le quartier Villeray de Montréal, où mon grand-père a travaillé dans une usine de confection de chaussures.

Bon, j'arrête avec l'environnement familial parce qu'il y a beaucoup de monde. La plupart habitaient le quartier Villeray à quelques pas les uns des autres et il y avait une grande solidarité. Peut-être juste te dire qu'un de mes oncles avaient des crevasses dans le dos à force de porter des quartiers de porc. Un autre oncle travaillait dans une imprimerie et il faisait aussi du taxi la nuit pour arriver à subvenir aux besoins de sa famille. Il avait de gros cernes sous les yeux et au final, il avait perdu le sommeil. Ce sont des souvenirs qui m'ont marquée.

FD : Veux-tu nous décrire ton cursus scolaire et universitaire ?

NV : Aucun membre de cette grande famille n'avait fait d'études universitaires. Ma mère était fière d'avoir étudié jusqu'à la dixième année et elle avait appris les bases du secrétariat. Mon père avait dû arrêter ses études classiques à la suite de la mort de son père et il a été obligé d'aller travailler avant l'âge de 16 ans. Ma sœur et moi avons eu la chance d'arriver aux études secondaires à un moment spécial de l'histoire du Québec. Nous avons en effet bénéficié de la réforme Parent. Ça voulait dire que les filles pouvaient faire des études secondaires classiques comme les garçons, comme mon frère aîné. Et c'était gratuit ! C'est ainsi que nous avons appris le latin au secondaire et étudié la Guerre des Gaules avec un professeur du sud de la France qui disait la Guerre des Golles. On trouvait ça très drôle.

Ensuite, au collège (CEGEP³), je suis allée en sciences humaines, mais j'ai pris comme cours complémentaire un cours de biologie sur l'évolution. Ce cours m'a enchantée et j'ai poursuivi mes études collégiales en sciences pures. À la suite d'une promenade en forêt avec des amis, je me suis rendu compte que je ne connaissais que les trottoirs de Montréal, mais pas le nom des arbres et des fleurs, ni les traces laissées par les animaux, ni le chant des oiseaux. C'est pour ça que j'ai choisi d'aller en biologie option écologie. J'ai adoré mes cours sur les poissons, les insectes, etc.

Mon père se demandait bien pourquoi ma sœur et moi voulions aller à l'université, mais pas ma mère. Connais-tu la chanson de Jean Ferrat⁴ qui dit :

*«...Et l'on n'entend plus aux fenêtres qu'une jeunesse à repasser
Faut-il pleurer, faut-il en rire, fait-elle envie ou bien pitié
Je n'ai pas le cœur à le dire, on ne voit pas le temps passer...»*

Ma mère a beaucoup écouté cette chanson et je connaissais la réponse.

³ Collège d'enseignement général et professionnel, formation de deux ans entre les études secondaires et les études universitaires.

⁴ *On ne voit pas le temps passer.*

FD : Tes études universitaires à l'UQAM étaient en biologie. Mais en 1980, tu viens faire l'année « ergonomiste plein-temps » au laboratoire d'ergonomie du CNAM. Comment avais-tu découvert l'ergonomie ? Grâce à quelles rencontres ?

NV : C'est surtout la santé et la sécurité au travail que j'ai d'abord connues grâce à Donna Mergler, une professeure de physiologie à l'UQAM. Elle avait préparé des formations pour les syndicats, d'abord sur le bruit et plus tard sur les solvants. Donna et Luc Desnoyers ont bien connu Antoine Laville et Catherine Teiger qui donnaient aussi des formations pour les syndicats.

Nous étions un groupe d'étudiants-es en biologie qui avions préparé une semaine sur la biologie à l'UQAM et nos professeurs venaient nous raconter leurs recherches et leurs visions. Il y avait aussi Karen Messing qui était notre nouvelle professeure en génétique. C'est pendant cette semaine-là que j'ai décidé d'aller voir Donna pour faire une maîtrise avec elle. Je voulais que ça touche la santé et la sécurité au travail. En fait, je me suis dit « c'est bien beau les petits oiseaux, mais qu'en est-il des hommes et des femmes qui se ruinent la santé au travail ? »

C'est ainsi que Donna a demandé à Jocelyne Everell de la CSN⁵ si ce serait intéressant de faire un projet et quels étaient les besoins. Jocelyne lui a répondu que les personnes dans les abattoirs rapportaient qu'elles avaient beaucoup de verrues et que les femmes avaient des douleurs menstruelles. C'est comme ça que nous nous sommes promenées dans tout le Québec pour rencontrer les gens des usines de poulets et élaborer un questionnaire. J'ai adoré cette période. La plupart du temps, nous rencontrions les gens dans leurs maisons. Les propriétaires ne nous permettaient pas de visiter les usines. Par la suite, les représentants syndicaux ont distribué et ramassé les questionnaires (plus de 900) et j'ai passé un temps fou à compiler toutes ces réponses.

Je voulais continuer à travailler pour l'amélioration des conditions de travail, mais il n'y avait pas de travail dans ce domaine, alors je me suis dit que, pour continuer, je pourrais poursuivre mes études dans le domaine, mais il n'y avait pas de programme d'études non plus. Je n'avais pas vraiment l'ambition de faire un doctorat.

Un jour, Tony [Laville] et Catherine [Teiger] sont venus à Montréal et Donna me les a présentés. Tony m'a dit que je pourrais m'inscrire au doctorat et faire un DEA. L'idée de voyager me plaisait aussi.

FD : Quels souvenirs gardes-tu de cette formation ? S'est-il passé en France quelque chose qui t'amènera ensuite à travailler de nombreuses années sur les travailleurs et travailleuses des abattoirs de volaille, en DEA et en doctorat ?

NV : Quand je suis arrivée en France pour débiter les cours, j'avais déjà dans l'idée de poursuivre sur les questions des conditions de travail dans les abattoirs et en particulier sur la dysménorrhée des travailleuses. J'avais fait ma maîtrise sur les verrues, mais pas sur les maux de ventre des femmes qui travaillaient au froid. D'ailleurs les réponses au questionnaire montraient que les gens souffraient beaucoup du froid. Mon mémoire de DEA a porté sur la dysménorrhée au travail et mon projet de doctorat concernait le refroidissement des mains des femmes qui procédaient à la découpe des poulets.

Quand j'ai assisté au premier cours de Wisner (il me semble que c'était le B3), je n'en revenais pas. Je buvais ses paroles. C'était formidable ! Les cours de Tony aussi. Je me souviens d'avoir attendu après un cours dans un amphithéâtre pour aller lui dire à quel point j'étais enchantée par ce qu'il nous transmettait. Un jour, je lui ai demandé pourquoi il n'écrivait pas tout ce qu'il nous racontait et il m'avait répondu que ce serait trop long, que ça prendrait plusieurs volumes puisque l'ergonomie s'adaptait à chaque cas. Heureusement qu'il a changé d'avis ! Et puis, il y avait Jacques Duraffourg, celui dont la passion était contagieuse.

⁵ Confédération des syndicats nationaux.

La déception que j'ai eue a été au moment d'élaborer un projet de doctorat. Tony m'a répondu qu'il souhaitait prendre une année d'arrêt pour réfléchir et faire le point. Il ne voulait pas s'engager dans de nouveaux projets. Catherine a toujours été très aidante, mais elle ne pouvait pas diriger mon projet. Alors je me suis mise à rechercher un milieu où je pourrais faire mon projet de doctorat. C'était en 1981. Il me semble que je me suis rendue à un événement en Suisse où était Paule Rey. Il y avait eu une soirée organisée dans une très belle maison où je ne me sentais pas très à l'aise, mais j'y ai rencontré une ergonome française qui habitait Lyon et qui était très sympathique (je n'arrive pas à me souvenir de son nom). Elle m'a offert le gîte chez elle et elle m'a aidée à trouver un milieu en Bretagne, une région où l'industrie agroalimentaire était très développée. Elle m'a mise en contact avec la Dr Violette Touzard qui était médecin du travail dans un service de Vannes. Celle-ci était intéressée à me recevoir et à m'aider à trouver un milieu de travail pour faire mon projet. C'était une vraie chance. Par la suite, Tony et Catherine sont venus me voir à Vannes et ils ont visité l'usine où j'analysais le travail. J'étais très contente.

FD : Tu soutiens ta thèse en 1986, sur « le travail en ambiance froide dans la découpe de volailles », sous le double sceau de Paris-Nord (Villetaneuse) et du CNAM. Comment a-t-elle été reçue ?

NV : Dans le jury, il y avait des personnes que j'admirais beaucoup : Tony, Wisner, Quéinnec et sûrement Maurice de Montmollin. Dans la salle Jules Amar du laboratoire d'ergonomie du CNAM, il y avait des personnes que j'aimais beaucoup : les deux secrétaires dont le bureau était à côté de celui de Wisner. J'avais beaucoup sympathisé avec elles et elles me taquinaient sur mon accent. Le vendredi, elles me disaient « bon week-end » et je leur répondais : « bonne fin de semaine ». L'une d'elles (Josette Ortman) avait tricoté un petit bonnet pour ma fille Annie qu'elles avaient connue et qui était née à Vannes. J'ai une photo avec Rabéa Khemici, mon amie algérienne connue à Paris, Annie et l'autre secrétaire, Jacqueline Casanova. Elles étaient les seules à assister à ma soutenance. Il me semble qu'il y avait aussi Aïcha qui faisait le ménage et avec laquelle je blaguais souvent. J'avais disparu à Montréal pendant quelques années et avec mes deux petites filles, j'avais pris du temps à rédiger ma thèse, alors la salle était presque vide. Peut-être qu'elles étaient venues pour faire un auditoire !

Je pense que c'est grâce à Tony que ma thèse a été acceptée. L'un des membres du jury m'avait demandé pourquoi je n'avais pas écrit dans ma thèse ce que j'avais exposé à la soutenance... Un autre avait demandé pourquoi j'avais écrit « cueillette des données » puisqu'il ne s'agissait pas de pommes. C'est Tony qui a expliqué que c'était un mot utilisé de cette façon au Québec. Wisner a dit que c'était une thèse en ergonomie et que j'avais apporté de nouvelles connaissances sur le travail des découpeuses de poulets et sur le refroidissement au travail. J'avais apprécié. Quand je suis revenue chez moi, ma mère avait préparé un souper de fête avec ma sœur et mes deux frères et nos enfants.

Par la suite, j'ai envoyé un article sur le sujet à la revue *Le Travail Humain*. On m'avait envoyé des corrections à faire que j'aurais bien voulu faire, mais en étant monoparentale et en enseignant et travaillant pour assurer un revenu, je n'ai pas eu le temps. Il faut dire que je n'avais personne pour m'y encourager ! Parfois, je me demande s'il serait utile que je reprenne ces résultats pour les publier. Un jour, Dominique Dessors m'a écrit que ma thèse avait aidé un syndicaliste dans la défense d'une cause. Dominique m'a beaucoup aidée au niveau personnel. Elle m'a reçue chez elle quand je vivais à Vannes et que je venais à Paris avec mon bébé. Elle avait même tricoté un petit chandail à Annie qui a ensuite été porté par toute une lignée d'enfants.

FD : A partir de 1987, tu commences à avoir des fonctions d'enseignante-chercheuse à l'UQAM. Quel était le paysage de l'ergonomie dans les différents départements de l'UQAM à cette époque ?

NV : Ah ! Ça c'est une longue histoire... Pour faire une histoire courte, au début, j'étais professeure « sous octroi de subvention » au GRABIT, un groupe de recherche en sciences biologiques, dirigé par Donna Mergler et Karen Messing. Je n'avais qu'un cours à donner et c'était au Certificat en santé et sécurité du travail. J'étais à temps partiel, car je travaillais aussi à l'Association paritaire dans le secteur

de l'habillement. Je faisais également des témoignages experts pour la reconnaissance de lésions professionnelles (TMS) de travailleurs et travailleuses, à la CLP (Commission des lésions professionnelles). J'ai utilisé ces travaux pour faire des communications et publications en tant que chercheuse.

Monique Lortie a été engagée au département (1988 ou 89 ?) et, avec Luc Desnoyers, ils ont élaboré un DESS en intervention ergonomique en santé et sécurité du travail qui a débuté en septembre 1992. Quand je suis devenue professeure au département, j'ai enseigné au DESS avec une charge complète d'enseignement. J'avais peu participé à l'élaboration du programme, car j'ai eu deux autres filles en 1989 et 1991. Après cinq années du DESS, Luc dirige le programme et nous participons à un comité paritaire pour procéder à l'évaluation du programme. Les conclusions sont que le DESS devienne une maîtrise professionnelle⁶. Monique s'oppose à ceci et, en sciences biologiques, l'exécutif du département m'assure qu'ils ne tiennent pas au développement de l'ergonomie dans leur département. C'est à ce moment-là que je change de département en apportant au département de kinanthropologie⁷ mon poste de professeure titulaire. C'est une première à l'UQAM. Nous sommes en janvier 2001.

FD : Tu vas, avec tes collègues, y développer progressivement un cursus complet de formation d'ergonomes (DESS et maîtrise). Quelle est la spécificité de cet environnement ?

NV : L'élaboration de la maîtrise professionnelle a été faite sur la base des conclusions de l'évaluation du DESS du département des sciences biologiques, de la Certification des ergonomes canadiens et de ce qui se faisait déjà dans le département de kinanthropologie, dont l'exécutif m'avait assurée de leur intérêt à développer l'ergonomie. Denis Marchand en kinanthropologie avait déjà développé un programme court (un demi-DESS de 15 crédits) intitulé « Mesures et évaluations en ergonomie ». Mon déménagement dans ce département était aussi l'occasion de ne pas former deux classes d'ergonomes, ce qui représentait une préoccupation parmi d'autres ergonomes au Québec : il fallait éviter de former des personnes qui se disaient ergonomes avec un programme qui se limitait surtout à la prise de mesures électromyographiques. La première version de la maîtrise professionnelle élaborée avec Denis Marchand incluait les trois cours de ce programme court (9 crédits) et des stages, façon « TP B »⁸, comme dans le DESS du département des sciences biologiques. Il y avait aussi une alliance avec l'École de technologie supérieure (formation des ingénieurs) qui ajoutait un cours sur les types d'organisations de la production dans les entreprises. Le programme a accueilli sa première cohorte en septembre 2002. Ouf !

En 2013, nous avons fait une modification majeure du programme de maîtrise professionnelle en donnant davantage de temps et d'encadrement pour la réalisation de l'intervention ergonomique. Ce fut vraiment difficile, car deux tendances s'opposaient, mais j'étais soutenue par des ergonomes et amis comme Élise Ledoux, Denys Denis, Georges Toulouse, Jean-Guy Richard, Céline Chatigny, Sylvie Ouellet, Dominique Le Borgne, Iuliana Nastasia et d'autres qui ont fait partie d'un comité. Ça m'a donné de la force pour défendre notre proposition de programme devant le département de kinanthropologie et devant la Faculté des sciences de l'UQAM, puisqu'il était élaboré par 16 personnes dont d'anciens étudiants du programme.

FD : L'ergonomie québécoise est marquée par l'ergonomie de l'activité de langue française, mais proche de la frontière avec l'ergonomie nord-américaine. Quelles sont les conséquences sur les recherches et les enseignements ?

NV : Oui, tu as raison, il y a des conséquences dans le sens de concessions, de tentatives d'inclusions, d'interdisciplinarité, etc. Pour concilier les points de vue, j'ai senti l'importance de dire qu'en ergonomie, il y a différents domaines, comme ceux que l'on peut reconnaître lors des congrès de l'IEA,

⁶ Le DESS est une formation d'un an et la maîtrise professionnelle de deux ans.

⁷ Sciences de l'activité physique.

⁸ Travaux pratiques d'analyse du travail au CNAM.

et que nous étions dans ce domaine de l'ergonomie que l'on peut appeler *l'intervention ergonomique en milieu de travail*. C'est comme ça qu'il a été possible de parler de ce que nous faisons, qui se distingue de l'approche anglo-saxonne, sans pour autant la dénigrer. Pour moi, c'était comme une intervention. Il fallait développer des stratégies pour convaincre les personnes clés. Depuis 2013, nous avons ce nouveau programme et il a ensuite été possible de justifier l'engagement d'ergonomes spécialisés en intervention, comme Élise [Ledoux] et Denys [Denis]. Encore ouf !

Ça me donne envie de te parler de mon intérêt pour l'interdisciplinarité, pour les projets de recherche qui rassemblent plusieurs disciplines. Déjà la biomécanique, très associée aux Human Factors, m'intéressait afin de comprendre comment il serait possible de concilier cette approche prônée dans mon département avec l'ergonomie de l'activité de langue française. C'est ce que j'espérais en m'intégrant au département de kinanthropologie et en travaillant au montage d'une maîtrise au sein de ce département, mais il a bien fallu que je me rende compte que cet intérêt n'était pas réciproque.

L'histoire a été plus heureuse en associant ergonomie et épidémiologie. Si tu me permets une petite anecdote, elle a débuté avec le syndicat TUAC (Travailleurs unis de l'alimentation et du commerce). Il s'agit d'un syndicat américain associé à la FTQ, soit la Fédération des travailleurs et des travailleuses du Québec. Il me demande de faire une conférence sur *Les problèmes musculo-squelettiques dans l'industrie agro-alimentaire*. Il s'agit du Congrès des TUAC, qui se déroule à Vancouver en septembre 1987. Le syndicat a aussi demandé à Susan Stock, médecin du travail et épidémiologiste en Ontario, de faire une conférence sur les problèmes musculo-squelettiques. C'est la première fois que nous nous rencontrons. En rentrant à l'hôtel qui est à cinq minutes du lieu du congrès, nous en profitons pour échanger sur nos engagements et intérêts de recherche concernant les TMS au travail. Comme nous avons le même handicap (notre sens de l'orientation est inversé), nous nous perdons complètement dans Vancouver, chacune s'était fiée à l'autre pour le chemin du retour... Après l'achat d'une carte de la ville, il nous a fallu plus d'une heure pour rentrer à l'hôtel. Au moins, ça nous a donné le temps de nous connaître, et nous nous promettons de faire un projet ensemble en épidémiologie-ergonomie. Ce que nous ferons en 1994 quand elle reviendra à Montréal.

Quand j'ai lu la thèse d'Yves Roquelaure (1991) intitulée *Les activités avec instruments et préservation de la santé : approche interdisciplinaire*, ça m'a vraiment enthousiasmée. Sur le même sujet (le travail des vigneronnes), il avait réalisé une enquête auprès d'une très vaste population de travailleurs dans les vignobles en utilisant ses compétences en épidémiologie. Il avait analysé leur activité de travail pour bien connaître leur savoir-faire et leur vécu, et il avait approfondi sa connaissance biomécanique de certains mouvements afin de développer un sécateur plus adapté. Wow ! L'interdisciplinarité incarnée ! J'ai écrit à Yves pour le lui dire. En plus, c'était Tony qui avait encadré ses travaux.

Pour continuer sur l'interdisciplinarité, on peut dire que le projet dans une usine de fabrication de bottes, réalisé avec Susan Stock, a été très enrichissant pour nous et pour le projet lui-même. Nous avons raconté notre histoire lors d'un atelier du 35^e Congrès de la SELF qui a eu lieu à Caen en 1999. Cet atelier était un premier événement organisé par le Groupe de recherche francophone sur les TMS (GRF-TMS). Les deux animateurs du groupe étaient alors Annette Leclerc (épidémiologiste) et Michel Aptel (médecin et biomécanicien). Des congrès ont ensuite été organisés par le GRF-TMS en 2005 à Nancy, en 2008 à Montréal. Evelyne Escriva de l'ANACT et Sandrine Caroly de l'Université de Grenoble ont ensuite organisé, dans cette ville, le congrès de 2011. Le prochain est attendu en Tunisie, si la pandémie le permet. Ce groupe a été l'occasion de très belles rencontres interdisciplinaires associant recherche et pratique dans l'espoir d'une meilleure efficacité de la prévention des TMS. Avec Michel Aptel, je comprenais que le respect mutuel était possible entre les disciplines et en particulier entre l'analyse ergonomique de l'activité de travail et la prise de mesures biomécaniques davantage associées à l'approche anglo-saxonne de l'ergonomie.

Je tiens à parler de Serge Volkoff dans cette histoire d'interdisciplinarité. La première fois que je l'ai rencontré, c'était pendant que j'étudiais à Paris alors que des conférences sur l'épidémiologie et les

statistiques avaient été offertes aux étudiants en ergonomie. Plus tard, vers 2001, Serge a été intéressé par notre histoire de projet ergonomie-épidémiologie et nous a demandé d'écrire un chapitre dans son superbe livre *L'ergonomie et les chiffres de la santé au travail : ressources, tensions et pièges* publié chez Octarès. C'était un honneur. J'ai beaucoup apprécié Serge et son humour. Un jour, en revenant en train avec lui, il me raconte que son équipe était comme *Voldemort*, une entité qui survit, mais qui n'existe pas vraiment. Comme je venais de lire les livres de *Harry Potter* achetés à mes filles, ça m'a beaucoup fait rire, surtout en pensant aux difficultés que je rencontrais moi-même à l'UQAM dans mon département.

Plus tard, Karine Chassaing, alors en doctorat avec Serge Volkoff, est venue au Québec. C'était bien, car Sylvie Ouellet et moi étions en train de faire la tournée de plusieurs abattoirs et usines de transformation alimentaire et Karine nous a accompagnées. Nous échangeons avec les travailleurs sur leur savoir-faire pour aiguiser les couteaux. Nous les connaissions déjà pour avoir travaillé avec eux sur l'affilage des couteaux. À chaque fois que nous entrions dans une usine, Karine, avec son bel accent⁹, devait toujours répéter et épeler son nom. À la fin, elle disait systématiquement *Karine Chassaing C-H-A-S-S-A-I-N-G*. Ça me rappelait le temps où en France, je disais toujours mon nom en l'épelant.

Plusieurs étudiants français de l'Université de Bordeaux sont venus au Québec pour un stage, surtout des étudiants d'Alain Garrigou que je connaissais bien puisqu'il avait enseigné trois ans à l'UQAM. Au début, les stagiaires français, qui sont souvent restés à la maison, étaient plus vieux que mes filles, mais à la fin, c'était l'inverse. Je pense à Loïc Isnard, par exemple, Séverine Massé, Frank Chabut, Jérôme Nectoux, Émilie Casaux et plusieurs autres. Alain Garrigou aussi a fait progresser l'intervention ergonomique avec d'autres disciplines en particulier la toxicologie et avec Élise Ledoux, il encadre maintenant les travaux d'une doctorante québécoise, Caroline Jolly.

Il y a des personnes avec lesquelles on reconnaît immédiatement une communauté de pensée. Surtout lorsque l'on cherche à développer la formation des ergonomes, l'expérience de l'enseignement m'apparaît importante et nous rapproche. C'est pourquoi il était facile de sentir et d'apprécier cette proximité avec des enseignants comme toi François, Johann Petit et Bernard Dugué, et Fabien Coutarel. En particulier, Fabien à Clermont-Ferrand s'est retrouvé à implanter un programme de formation d'ergonomes intervenant en milieu de travail dans un département des sciences de l'activité physique. J'admire beaucoup sa force tranquille, son respect de la diversité des opinions et sa capacité de conciliation.

Au Québec, à l'Université Laval, c'est en y consacrant beaucoup d'énergie que Marie Bellemare, appuyée par ses collègues Sylvie Montreuil et Geneviève Baril-Gingras, a réussi l'implantation d'un autre programme de formation des ergonomes, mais dans un autre département, celui des Relations industrielles. Pour moi, c'était un soulagement qu'une autre université que l'UQAM offre une formation sur l'analyse de l'activité en intervention en milieu de travail, avec une approche très proche de la nôtre.

Nous n'étions pas beaucoup au Québec à pratiquer et à défendre l'analyse de l'activité et pour nous retrouver, nous avons organisé *les Journées de la pratique en ergonomie* à la manière des *Journées de Bordeaux* en France. C'était l'occasion de se retrouver et aussi de discuter des différentes approches des ergonomes en Amérique du Nord. C'était l'occasion de réunir les ergonomes de l'Université Laval, de l'UQAM et de l'IRSSST et aussi ceux et celles qui faisaient de la consultation ou qui faisaient partie des équipes de santé au travail du réseau de la santé publique. Ces rencontres étaient d'autant plus importantes que nous ne cherchions pas à faire des projets de recherche ensemble, en particulier avec les collègues de l'Université Laval, afin d'être considérées comme des groupes distincts. Ainsi, les collègues de l'Université Laval pouvaient être évaluatrices de nos demandes de subvention et vice versa. Il fallait éviter les conflits d'intérêt.

⁹ De l'Aveyron, note de F.D.

Je me rends compte à quel point il a été important pour moi de maintenir ce lien avec des ergonomes et des chercheurs de France auxquels je m'identifiais au niveau professionnel. Et il me semble que c'est vrai aussi pour plusieurs de mes collègues du Québec.

FD : Une grande partie de tes recherches a porté sur le travail répétitif, dans de nombreux secteurs : les abattoirs de volailles mais aussi de porcs, les couturières, la fabrication des bottes, les conserveries de crabes et de poissons, l'assemblage automobile, le tri postal... Pourquoi cet accent mis sur le travail des ouvriers et des ouvrières ?

NV : Parce que c'est ma famille. Ce sont mes tantes et mes oncles et mes cousins et mes cousines. Je ne supporte pas l'injustice dans les milieux de travail et la non-reconnaissance de l'intelligence des travailleurs et des travailleuses. Je me sens toujours très à l'aise pour rencontrer des personnes dans leur milieu de travail, pour parler de leur activité et des difficultés qu'elles rencontrent, ce qui, par parenthèse, n'est pas le cas en ce qui concerne ma présence dans le monde des chercheurs ! Dans les congrès, je me suis souvent demandé ce que je faisais là. Quand Yves Roquelaure m'a demandé de faire la conférence plénière de PREMUS à Angers, j'étais très honorée, comme quand tu m'as demandé de faire une conférence aux Journées de Bordeaux. J'ai accepté, parce que ça me permettait d'accéder davantage à la reconnaissance que je recherchais dans mon département et dont j'avais besoin pour défendre le programme d'ergonomie. Cependant, c'était vraiment très difficile pour moi de faire cette conférence et toutes les autres. Ceci dit, ça me permettait de me rapprocher de personnes que j'admirais et ça, c'était la joie.

Revenons au travail ouvrier. J'ai envie de te raconter une histoire au sujet d'un projet concernant l'importance des savoir-faire dans le travail répétitif, que l'analyse ergonomique de l'activité permet de mettre en valeur. Alors que nous avons réalisé le projet sur la formation à l'affilage des couteaux avec une vingtaine de travailleurs experts de six entreprises, nous avons eu l'idée de présenter nos travaux dans un congrès international sur l'autoformation au travail, qui se déroulait au Québec. Après tout, croyions-nous, parler du savoir-faire de travailleurs-experts, c'est aussi parler d'autoformation au travail. Croyions-nous, car nous nous sommes rendu compte que nous étions des martiennes parmi les chercheurs présents. Dans la salle où j'ai donné la conférence, il y avait cinq personnes présentes... Mais ce que nous ne savions pas, c'était que parmi ces cinq personnes, il y avait Gaston Pineau de l'Université de Tours. Celui-ci encadrait les travaux académiques de René Brunet, conseiller en santé et sécurité du travail à la MSA à Angers. Ce fut le début de très intéressants échanges sur l'amélioration de la qualité de coupe des couteaux dans les usines d'abattage et de transformation de la viande et de la volaille. Et puis, René travaillait aussi avec les médecins du travail de la région de Maine-et-Loire et avec Yves Roquelaure. Notre équipe s'est associée à René pour former des formateurs à l'affilage des couteaux dans une usine de Bretagne. C'était très intéressant et nous avons pu progresser ensemble.

FD : Tu es aujourd'hui une des sommités mondiales en matière de troubles musculo-squelettiques (je sais que tu vas protester). Comment as-tu vécu l'émergence progressive d'un point de vue de l'ergonomie de l'activité sur les TMS, alors que le sujet était initialement la chasse gardée des épidémiologistes et des physiologistes ?

NV : En effet, je proteste.

Pour les TMS, ce n'est pas encore gagné. En tout cas, par ici. L'ergonomie de l'activité est pourtant essentielle à la prévention des TMS. Le problème avec l'ergonomie de l'activité, c'est qu'il est difficile de comprendre sans avoir fait une intervention. De là, toute l'importance de la partie pratique de la formation, mais de là aussi toute la difficulté de l'expliquer à des personnes qui n'ont jamais fait d'interventions. Dans notre département, les professeurs qui ont soutenu les modifications du programme d'ergonomie de 2013 étaient ceux qui font de l'intervention en éducation physique. Ceux qui étaient associés à la mesure en ergonomie avaient voté contre les modifications du programme. Ça

n'a pas été facile, mais en ce moment le domaine de l'intervention en ergonomie (entendre ergonomie de l'activité) a fait sa place à l'UQAM et dans notre département. Et encore ouf !

Une chance qu'il y ait les congrès de la SELF pour nous ressourcer, nous encourager et consolider notre position. Et puis, rencontrer les amis. Mais c'est en français, il faudrait que ce soit accessible aussi au monde anglo-saxon. Ça, ça nous aiderait.

FD : La notion de « marge de manœuvre » est au cœur de ton travail, peux-tu expliquer pourquoi en quelques mots ? Où en est-on de sa diffusion dans le monde anglo-saxon ?

NV : Justement, parce que c'est un moyen d'expliquer l'analyse des situations de travail à des personnes qui ne sont pas ergonomes, que celles-ci soient dans les entreprises ou qu'elles appartiennent à d'autres disciplines. Le développement de la notion de marge de manœuvre a été très intéressant à réaliser avec Marie-José Durand¹⁰, très proche du monde clinique. Nous étions dans l'interdisciplinarité.

Il semble que la notion de « marge de manœuvre » soit plus facilement comprise par des gens des entreprises que par des chercheurs. Il faut considérer que le monde de la recherche et le monde de l'intervention sont deux mondes séparés dans les projets de recherche anglophones que je connais. Par exemple, des chercheurs engagent des ergonomes consultants pour participer à leur recherche. Ils ne font pas eux-mêmes l'intervention. La recherche n'est pas sur l'intervention. Souvent l'intervention correspond au changement qui a été fait dans l'entreprise suite au travail de l'ergonome.

FD : Un autre axe de recherche important pour toi est la possibilité pour les femmes d'occuper des postes traditionnellement masculins, et plus généralement le travail des femmes. Qu'apporte l'ergonomie dans ce domaine ? Pourquoi est-ce un axe de recherche plus fort au Québec qu'en France ?

NV : C'est quelque chose qui m'avait frappée en France de voir que les découpeuses de poulet, qui avaient froid, avaient choisi de ne prendre que 30 minutes pour manger le midi et se réchauffer, parce qu'elles voulaient terminer plus tôt pour avoir le temps de faire les courses (chaque jour), recevoir les enfants et préparer le souper. Et puis, en France, les professionnelles sont toutes maquillées et portent des robes ou des jupes. Ça faisait partie de mon malaise. Il faut avoir l'air d'une femme. C'est vrai que c'est différent par rapport au Québec.

Il me semble qu'il y a davantage d'injustices vécues par les femmes parce que la lourdeur de leur travail est peu reconnue. Le travail musculaire statique, le travail répétitif, ça a l'air facile. S'il n'y a pas de charges lourdes à transporter, si la personne reste à la même place toute la journée, c'est facile et les grilles d'analyse du travail habituelles n'aident pas pour la reconnaissance de la lourdeur du travail « léger ». Tout tourne autour de la dépense énergétique au lieu de l'analyse ergonomique du travail.

FD : Tu as aussi beaucoup travaillé sur la formalisation – et l'évaluation – de l'intervention ergonomique. En 2011, vous publiez avec Marie St-Vincent, Marie Bellemare, Denys Denis, Elise Ledoux et Daniel Imbeau L'intervention ergonomique. Qu'est-ce qui vous a donné envie d'entreprendre cette publication ? Quels grands messages vouliez-vous faire passer ?

NV : Pour ma part, je trouvais qu'il était temps de mettre en mots ce que nous disions et surtout ce que nous enseignions. En enseignement, nous utilisions (et utilisons encore aujourd'hui) votre livre *Comprendre le travail pour le transformer*, mais nous avions besoin d'un livre plus proche du « Comment on fait ? ». Plus proche des réponses que nous donnions aux étudiants-es quand ils étaient en intervention. Et de nous réunir pour écrire ce livre a été un grand plaisir.

¹⁰ Professeure à l'École de réadaptation, Faculté de médecine et des sciences de la santé, Université de Sherbrooke

FD : Où en est-on aujourd'hui, selon toi, sur l'évaluation des interventions ergonomiques ?

Il faut continuer. Il faut que les ergonomes donnent des indications sur comment il est possible d'évaluer une intervention ergonomique. Valérie Albert a montré dans sa thèse l'importance du contexte d'intervention alors que dans les études (épidémiologiques), on ne regarde que les effets. Ça va prendre du temps. Nous sommes encore dans l'impérialisme de l'épidémiologie. Il me semble qu'il faudra passer par l'épidémiologie pour augmenter la reconnaissance de l'intérêt de l'analyse ergonomique de l'activité. Je suis contente de participer à un projet de Julie Bodin, épidémiologiste au laboratoire d'Yves Roquelaure, avec Sandrine Caroly et Aude Cuny-Guerrier.

Ça vaudrait la peine de cumuler les récits de toute une série d'interventions ergonomiques, afin de montrer leur apport selon le contexte, de montrer l'impact des interventions. Une sorte de cumul de données. Vous l'avez fait antérieurement. C'était important. Il faut continuer.

FD : Quel regard portes-tu sur les évolutions respectives de l'ergonomie au Québec et en France ? Et sur les évolutions respectives de l'ACE et de la SELF ?

NV : Les ergonomes québécois du domaine de l'intervention ont besoin des congrès et des événements des ergonomes français pour se renforcer, se consolider, échanger sur de nouvelles idées, enrichir leur vocabulaire et se rassembler avec des ergonomes qui leur ressemblent. C'est l'importance de la SELF pour nous (aussi les Journées de Bordeaux). Il est toujours très avantageux pour nos étudiants-es d'y participer, même s'ils se rendent compte en même temps qu'ils sont différents.

Nous pouvons difficilement nous reconnaître dans l'ACE, surtout depuis le congrès que nous avons tenu à Montréal en 2014. C'est à ce moment-là qu'il a été décidé de fonder l'APEQ (Association professionnelle des ergonomes du Québec). Je fais toujours partie de l'ACE, j'aime comprendre comment ils avancent. Parfois, j'ai l'impression que l'ACE recule.

FD : Comment imagines-tu ta retraite ?

NV : Mes petits-enfants prennent de plus en plus de place. Avec les quatre filles, j'ai maintenant 10 petits-enfants de 5 mois à 15 ans et ils sont merveilleux. Ils veulent toujours apprendre de nouvelles choses. Et je préfère l'avenir plutôt que le passé.

Ceci dit, je me promets de lire, car je n'ai jamais eu le temps de lire, à part les travaux des étudiants-es et quelques articles. En passant, le texte de ton HDR a été marquant pour moi et pour d'autres au Québec. C'est un texte fondateur pour l'ergonomie de l'intervention en milieu de travail au Québec. Aussi le texte de Catherine Teiger en 1993 sur les représentations¹¹, un texte qui nous a tous et toutes influencés.

Maxime Norval, qui a terminé sa thèse avec Fabien Coutarel, a fait un magnifique travail sur la question des grilles utilisées dans les entreprises et j'aimerais préparer un cours pour que les ergonomes soient mieux préparés à faire face à cette tendance. Et puis, ce serait l'occasion de revenir sur un projet sur lequel j'ai travaillé avec Susan Stock et qui concerne les normes et ces innombrables grilles permettant supposément de décider de la lourdeur du travail et des risques de TMS.

Je suis contente de voir tous ces jeunes du Québec évoluer en ergonomie de l'activité, qui développent l'intervention et qui présentent leurs travaux à la SELF, comme Marie-Eve Major, Marie Laberge, Martin Chadoin, Bénédicte Calvet, Valérie Albert, Mélanie Lefrançois, Jessica Riel et d'autres encore.

FD : Merci Nicole pour cet entretien.

¹¹ Teiger, C. (1993). « Représentation du travail, travail de la représentation ». *Représentations pour l'action*, p. 311–344 in A. Weill-Fassina, P. Rabardel et D. Dubois, dir., Toulouse : Octarès.